



HAL
open science

**Andone Archéologie d'un château des comtes
d'Angoulême autour de l'an mil Recherches et
collections du musée d'Angoulême**

Luc Bourgeois

► **To cite this version:**

Luc Bourgeois. Andone Archéologie d'un château des comtes d'Angoulême autour de l'an mil Recherches et collections du musée d'Angoulême. Angoulême, Musées des Beaux-Arts, 32 p., 2012. hal-02172464

HAL Id: hal-02172464

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02172464v1>

Submitted on 25 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

The background of the cover features a collection of ancient clay coins, some with intricate designs and others with simple patterns. In the center, there is a red-toned illustration of a knight on horseback, holding a lance with a banner. The knight's surcoat is decorated with a cross and a central figure. The horse is also depicted in a stylized manner. The overall aesthetic is that of a historical archaeological study.

Andone

Archéologie d'un château
des comtes d'Angoulême
autour de l'an mil

Luc Bourgeois

Recherches et collections
du musée d'Angoulême

Andone

Archéologie d'un château des comtes d'Angoulême
autour de l'an mil

Recherches et collections du musée d'Angoulême

Luc Bourgeois

Maître de conférences d'archéologie médiévale
Centre d'études supérieures de civilisation médiévale
Université de Poitiers

Résumé

La résidence fortifiée d'Andone (commune de Villejoubert, Charente) a fait l'objet d'une fouille archéologique intégrale entre 1971 et 2005. Fondée par les comtes d'Angoulême vers 975, elle fut abandonnée entre 1020 et 1028 pour le proche château de Montignac.

Le remarquable état de conservation de ce site comme l'exceptionnelle collection de mobilier qu'il a livré permettent d'illustrer dans le détail la vie quotidienne dans une résidence princière des environs de l'an mil. Dans la puissante enceinte maçonnée accessible par deux portes, les bâtiments en pierre, associés à quelques annexes en bois, comprennent un ensemble résidentiel et de pièces de service.

Armement et mobilier d'équitation, jeux de société et objets d'origine lointaine et révèlent le mode de vie de la haute aristocratie. Andone apparaît aussi comme un centre domanial dont l'environnement proche a pu être restitué. Les ressources de l'agriculture, de l'élevage et, pour une modeste part, de la chasse, contribuent à l'alimentation. La vaisselle de cuisine et de table livre quelques lueurs sur la nature des repas quotidiens et des tables de fête. L'activité du forgeron et du maréchal-ferrant sont omniprésentes dans l'enceinte. Le travail du bois de cerf et la transformation des fibres textiles occupent une place plus modeste.

Le château d'Andone, construit au moment même où la société féodale se met en place, constitue un témoin important de la genèse du château médiéval.

Abstract

Out of about sixty sites with fauna dating from the Middle and Upper Pleistocene which are known in the Charente River basin, over three quarters were documented.

The remarkable state of conservation of the site and the exceptional collection of objects found here allow one to illustrate the manner in which the daily life of this princely castle occurred at the period around the year 1000 AD in France. In this strong defensive fortress of masonry, accessible through two entries, stone buildings and several wooden buildings, comprise the dwelling of the prince along with several auxiliary buildings.

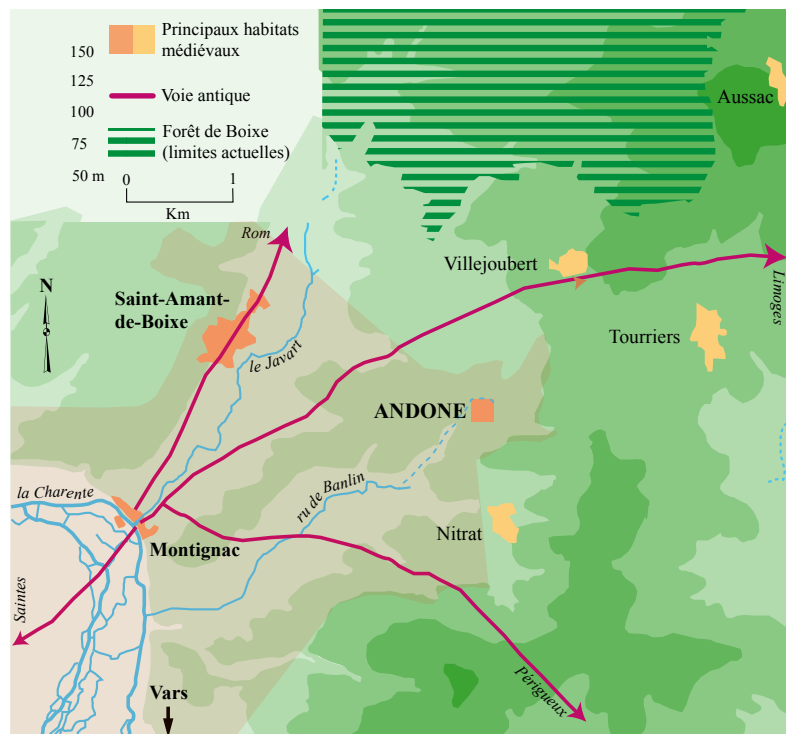
Arms and equitation equipment, social board games and decorative objects of distant foreign origin indicate the life style of these persons of the high aristocracy. Andone appears also as a power center where one can reconstitute the local environment. Agricultural produce and domestic animals as well as, to a lesser extent, products of hunting, contribute to the food consumed. Table ware and kitchen objects give some indications concerning the nature of the table set for daily consumption as well as for feasts. Evidence of the activities of smithing are omnipresent on the site. Traces of the confection of objects of deer antler and the transformation of textiles fibres are less abundant.

The castle of Andone, constructed at the moment when medieval society was established in France gives us an important testimony of the genesis of the medieval castle.

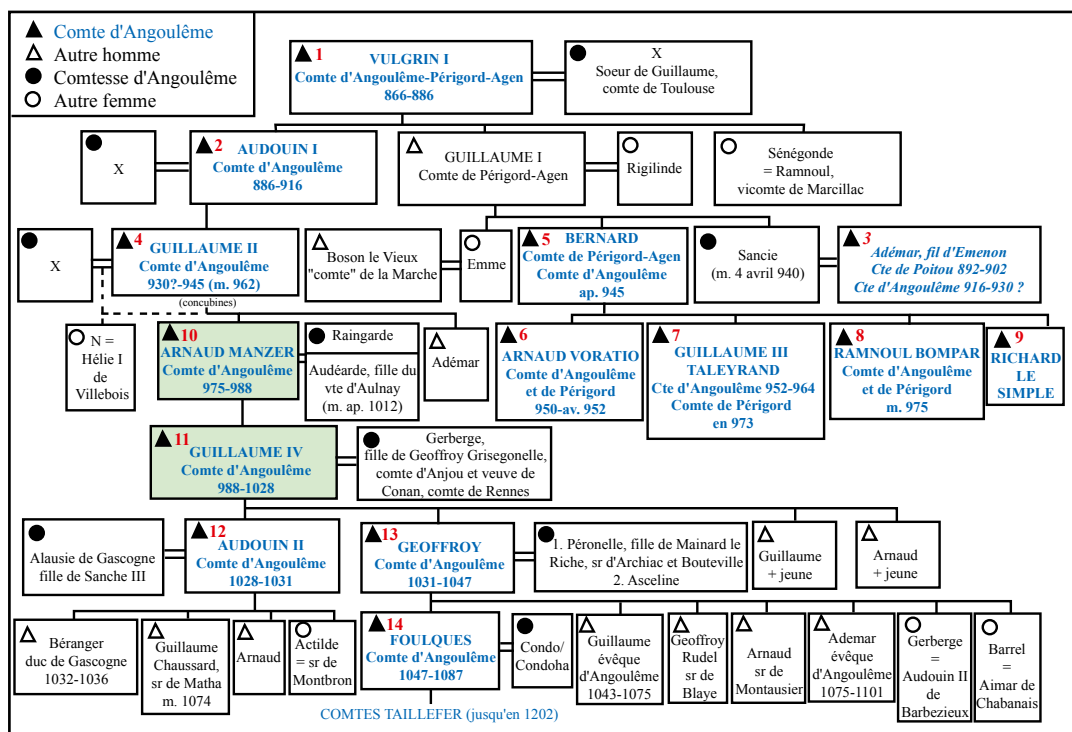
Une dynastie en trois dates

Juin 866. Depuis plus de deux décennies, les fils et l'un des neveux de l'empereur carolingien Louis le Pieux sont les acteurs d'une interminable guerre civile. Les Bretons s'agitent aux abords de la vallée de la Loire et des bandes vikings profitent de ces désordres pour mener des raids de pillage dans toute l'Aquitaine. C'est dans ce contexte troublé qu'Emenon, comte d'Angoulême et de Périgieux, et Landri, comte de Saintes, perdent la vie à l'issue d'un combat qui les oppose.

Le roi Charles le Chauve est alors obligé de renouveler les cadres administratifs de la région. Il met en place un grand commandement militaire entre Charente et Garonne, qu'il confie à un lointain parent : Vulgrin. Ce personnage constitue la souche de la dynastie des Taillefer, comtes d'Angoulême, qui se perpétua jusqu'en 1202. Vulgrin (886-886) puis son fils Audouin I^{er} (886-916) réorganisent la défense. Ils s'assurent le contrôle de la principale route du sel de l'Atlantique en construisant les forteresses de Matha et de Marcillac, puis restaurent les murs d'Angoulême.



Le lignage des comtes d'Angoulême, de Vulgrin (866-886) à Foulque (1047-1087).



6 août 962. Le comte Guillaume II Taillefer meurt dans le monastère de Saint-Cybard d'Angoulême. Depuis qu'il s'est retiré (vers 945) dans cette abbaye bénédictine contrôlée par sa famille, ce sont ses cousins du Périgord qui président aux destinées de l'Angoumois.

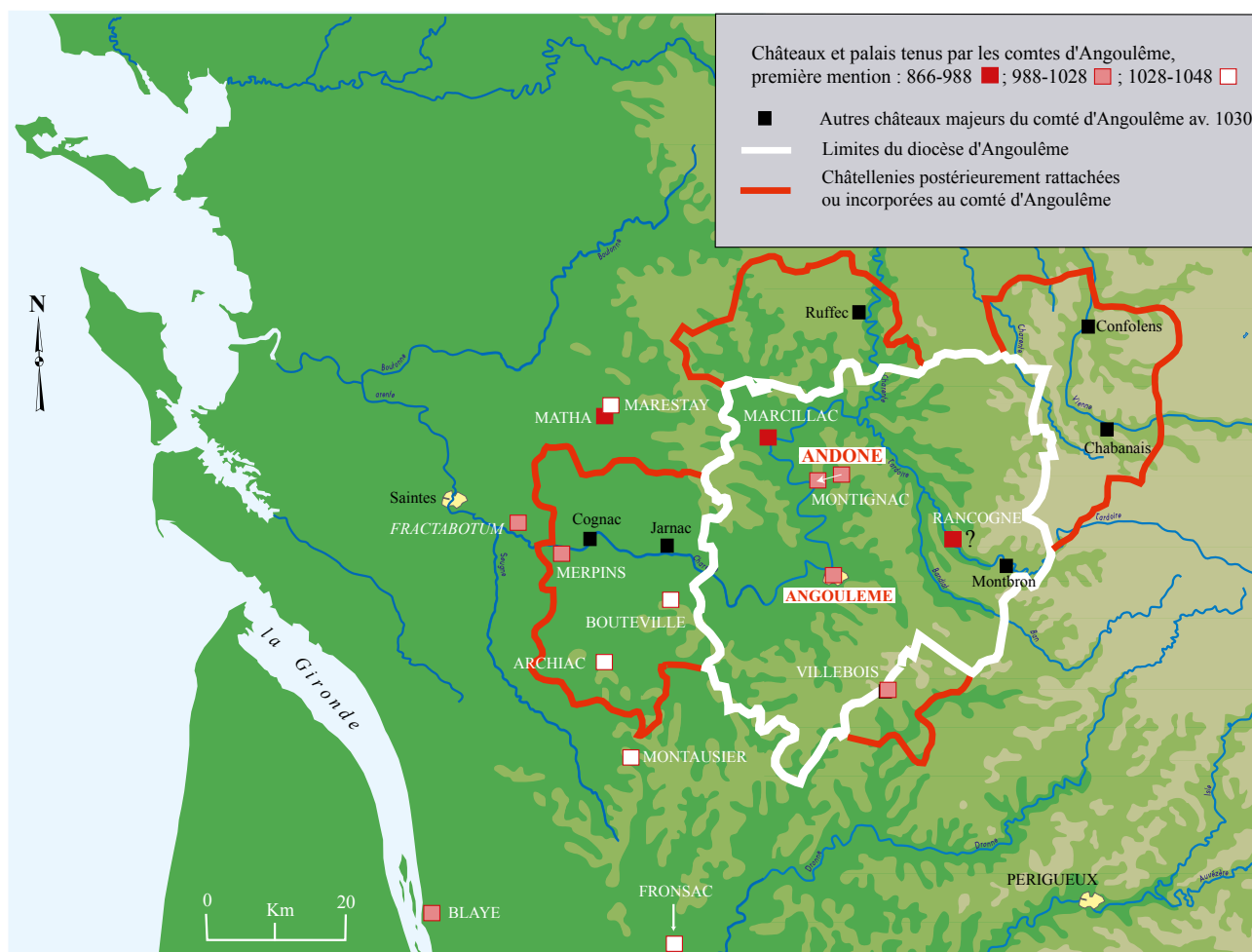
En effet, Guillaume ne laisse que deux fils illégitimes, qui sont écartés de la succession. L'un d'eux, Arnaud Manzer (ce nom signifie bâtard en hébreu) se révolte contre ce choix et finit par évincer les Périgourdins du comté d'Angoulême en 975. La région entre alors pour un siècle dans l'orbite politique des comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine.

6 avril 1028. Le comte Guillaume IV meurt dans des conditions peu claires (voir p. 30). Fils d'Arnaud Manzer, il avait pris sans difficulté la succession de celui-ci en 988.

Ses quarante années à la tête du comté correspondent à l'apogée de celui-ci.

L'Angoumois est une modeste cité, née à la fin de l'Antiquité. Mais, à l'époque d'Arnaud Manzer et de Guillaume IV, l'aire d'influence de la dynastie comtale s'affranchit largement de ses limites et s'étend vers le Poitou, les marges du Limousin et du Périgord, en Saintonge orientale et jusqu'aux importantes places fortes de Blaye et de Fronsac.

D'autres résidences comtales sont établies en Angoumois (palais d'Angoulême, castrum d'Andone) et dans les terres nouvellement acquises par le lignage.



De la guerre à la paix autour d'Andone

Le château d'Andone est établi au cœur de l'Angoumois, sur une butte dominant à distance la vallée de la Charente, à la limite des actuelles communes de Villejoubert et de Saint-Amant-de-Boixe.

Trois hypothèses contribuent à expliquer la construction de cette fortification dans un site faiblement stratégique et assez malcommode à utiliser quotidiennement. La conquête du comté par Arnaud Manzer entraîna une longue guerre avec l'évêque d'Angoulême Hugues de Jarnac. Or, ce dernier disposait de deux résidences visibles depuis Andone, Montignac et Vars. D'autre part, les comtes d'Angoulême contrôlaient le petit monastère de Saint-Amant, dont la localisation primitive n'est pas connue mais qui devait se trouver dans le voisinage. Enfin, la proche forêt de Boixe apparaît autour de l'an mil comme un espace de chasse comtal, élément propice à l'établissement d'une résidence. Les données archéologiques ne contredisent pas une fondation du site à l'époque d'Arnaud Manzer (975-988).

Mais son fils Guillaume IV (988-1028) entretient de bonnes relations avec le nouvel évêque Rohon de Montaigu. Le site d'Andone perd en conséquence une partie de son intérêt. Entre 1020 et 1028, le comte et sa famille s'entendent avec le prélat pour désertir Andone et déplacer la résidence comtale à Montignac. Important carrefour routier depuis l'Antiquité et point de franchissement de la Charente, le site de Montignac est considérablement mieux adapté au contrôle du territoire et du trafic que la forteresse antérieure. Il permet également d'établir une résidence de vaste superficie et de développer l'habitat préexistant. Toutefois, le lieu dépend de l'évêque et les comtes d'Angoulême seront désormais les vassaux de celui-ci pour cette terre. Parallèlement, les deux personnages s'associent pour transférer l'abbaye de Saint-Amant à proximité de Montignac et pour lui donner une plus grande autonomie. Cette décision sera point de départ du développement d'un monastère qui végétait quelque peu jusque-là.

Abandonnée après une occupation qui ne dépasse pas deux générations, la résidence princière d'Andone apparaît comme un "instantané" de la vie aristocratique autour de l'an mil.

Le château de Montignac, gravure d'après Claude Chastillon (dessin original antérieur en 1616, édité en 1641).



Abbatiale de Saint-Amant de Boixe.



La maison forte de La Barre à Villejoubert (coll. Part. et cl. L. B.).

Abandon d'Andone et construction du château de Montignac et de la nouvelle abbaye de Saint-Amant par Guillaume IV, comte d'Angoulême [traduction de la charte de 1020-1028]

Au nom de Dieu. Moi, Guillaume, comte [d'Angoulême], voyant que la méchanceté de ce siècle s'accroît de jour en jour ainsi que les attaques des guerres et des combats, il m'est venu l'idée d'élever un château appelé Montignac, en abandonnant le château d'Andone et [quelques mots incohérents]. Alors ma très noble épouse nommée Gerberge et mes fils Audouin et Geoffroi me supplièrent de transférer le monastère comme j'avais transféré le château; mais le lieu qui paraissait convenir à la construction du monastère et du château relevait de "l'honneur" de l'évêque. Et moi j'ai prié l'évêque nommé Rohon, qui se trouvait à la tête du lieu même où je voulais construire le monastère et le château, de donner au très saint apôtre Pierre et à saint Amant pour l'amour de Dieu ce qui convenait à l'établissement du monastère [et] de me donner par ailleurs en service ce qui appartenait au château.

Moi, au nom de Dieu, Rohon, évêque d'Angoulême, avec le conseil d'Arnaud, archidiacre et de tous les clercs de la sainte église cathédrale Saint-Pierre, je fais donation de l'église Saint-Marie [de Montignac] qui se trouve à Montignac et de la terre qui est au-dessus en suivant la route qui monte vers le Javart et le cours de ce ruisseau jusqu'à la Charente ainsi que le bois de Donello qui se trouve entre le sommet de la colline et la Charente, j'en fais donc donation au très saint Pierre et à saint Amant pour construire un monastère et établir une congrégation où les moines chanteront sans discontinuer les louanges de Dieu. Et cette donation je la fais après avoir pris conseil d'Hubert et de son frère Pierre qui avaient reçu cet honneur m'appartenant en service (...).

En ce qui concerne les paroissiens, nous avons décidé que ceux qui étaient auparavant paroissiens de Sainte-Marie le resteraient et que les autres personnes venant des territoires étrangers et ceux qui viendraient du monastère ou les chevaliers et les hommes de la mesnie qui viendraient à cause des fortifications du château aillent au monastère pour toutes les solennités qui y seraient célébrées et y fassent à Dieu leurs offrandes et qu'un prêtre venant du monastère se rende auprès d'eux quand la nécessité ou la maladie l'exigeront pour leur imposer la pénitence en vue du salut de l'âme; à leur mort, qu'ils soient enterrés à Saint-Amant et que les enfants soient baptisés au monastère (...).

(Cartulaire de Saint-Amant-de-Boixe, n° 2 - traduction Georges Pon)

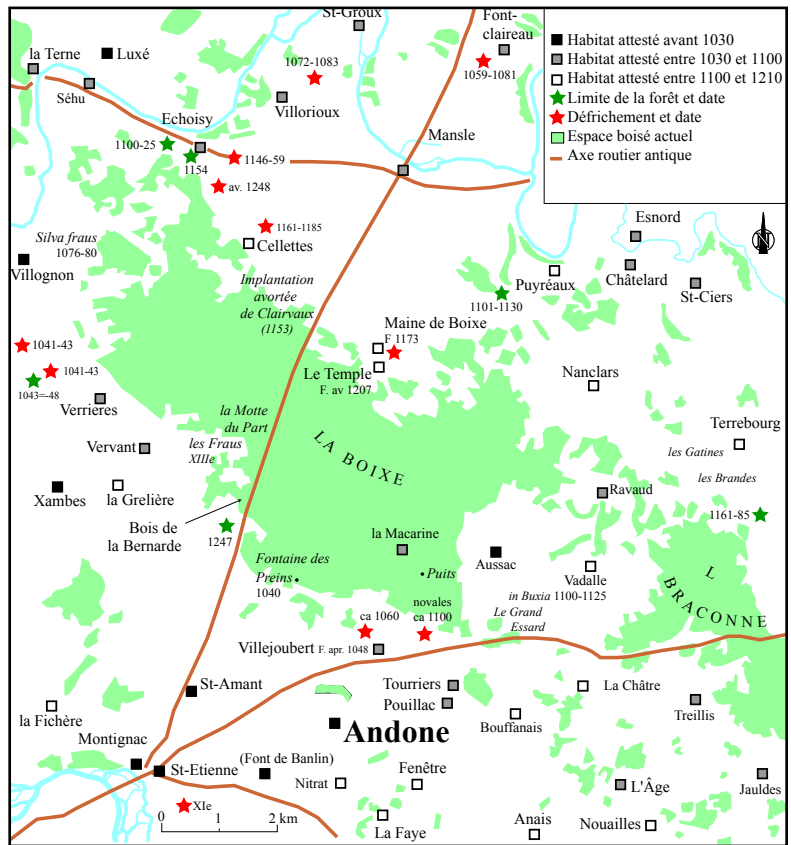


Paysages

Les chartes des ^{x^e-xii^e} siècles nous renseignent sur l'évolution de la forêt de la Boixe, dont les marges sont alors atteintes par diverses entreprises de défrichement. Cette réduction du boisement doit être nuancée: elle semble principalement atteindre des surfaces où le couvert forestier est déjà très dégradé; d'autre part, la forêt actuelle recèle à la fois des habitats désertés et des parcelles fossiles. Les pulsations de la Boixe au fil des temps paraissent donc plus complexes qu'il n'y paraît.

Andone a longtemps été considéré comme un château étroitement associé à cette forêt et décrit comme une résidence de chasse. Pourtant, l'étude du mobilier révèle la faible part des espèces sauvages dans la faune consommée (voir p. 20).

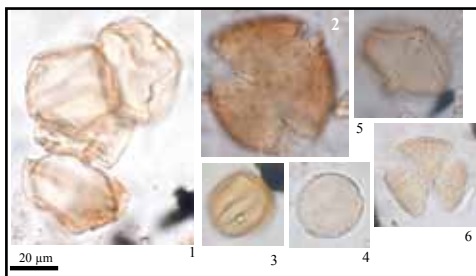
De plus, l'analyse des pollens montre que l'environnement du castrum était vers l'an mil fort proche de ce qu'il est aujourd'hui: une campagne très ouverte, avec quelques bouquets d'arbres, des haies, des vignes, des champs de céréales et, à proximité immédiate du site, une zone de prairies naturelles propice au pacage des chevaux. La lisière de la forêt est déjà éloignée...



Habitats, espaces forestiers et défrichements autour d'Andone aux ^{x^e-xii^e} siècles (dessin L. B.).



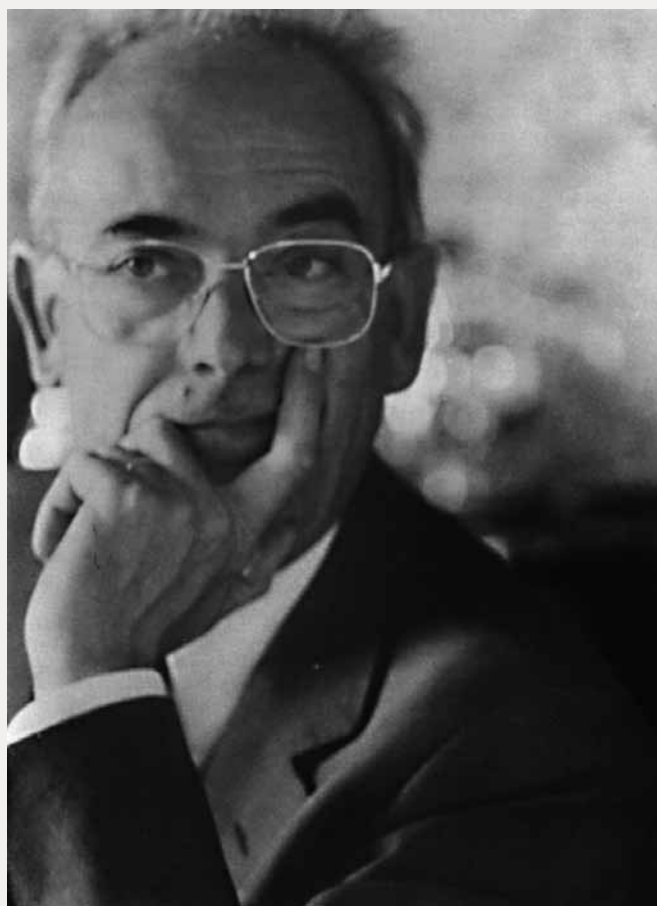
Andone et son environnement dans les années 1970. Au premier plan, à droite, la butte boisée d'Andone et la maison noble de la Barre; au second plan le village de Villejoubert, fondé vers 1060 et traversé par la voie antique de Lyon à l'Océan atlantique; à l'horizon, la forêt de la Boixe (cl. A. Debord).



Exemples de pollens recueillis dans des coprolithes de canidés (autrement dit, des crottes de chiens). 1- Céréale (quatre grains de pollen accolés); 2 - Lin; 3 - Vigne; 4 - Chanvre; 5 - Cormier; 6 - Renoncule (clichés J. Argant).

De la découverte à la publication

La localisation du castrum signalé par la charte de 1020-1028 remonte au xix^e siècle. Deux grands érudits régionaux décrivent alors les ruines : l'abbé Jean-Hippolyte Michon (1806-1881) et le pasteur Auguste-François Lièvre (1828-1898). Il faut toutefois attendre le début des années 1970 pour que des fouilles soient entreprises. Elles furent menées par André Debord, professeur à l'université de Caen. Chaque été désormais, de 1971 à 1995, une partie du site est exhumée, dans des conditions techniques difficiles. Le décès prématuré d'André Debord ne lui a pas permis de réaliser la monographie qui devait constituer l'aboutissement de ses longues recherches. À partir de 2003, une nouvelle équipe, constituée d'une trentaine de spécialistes de diverses disciplines et coordonnée par l'auteur de ces lignes, a réalisé deux campagnes de fouilles complémentaires et effectué la synthèse de la documentation collectée antérieurement. La masse considérable de mobilier (plus de 500 000 fragments, dont 116 000 pièces analysées en détail) a permis de publier en 2009 une monographie et de présenter un échantillon représentatif du mobilier au musée des Beaux-Arts d'Angoulême. La richesse du site méritait ces efforts : Andone demeure en France la seule résidence princière des environs de l'an mil qui ait fait l'objet d'une fouille exhaustive.



Le professeur André Debord (1926-1996) (cl. Aline Debord).

Une visite d'Andone

Abordons le site depuis l'est. La colline naturelle, entourée de sources et d'une zone marécageuse, a été très largement remaniée par les constructeurs médiévaux.

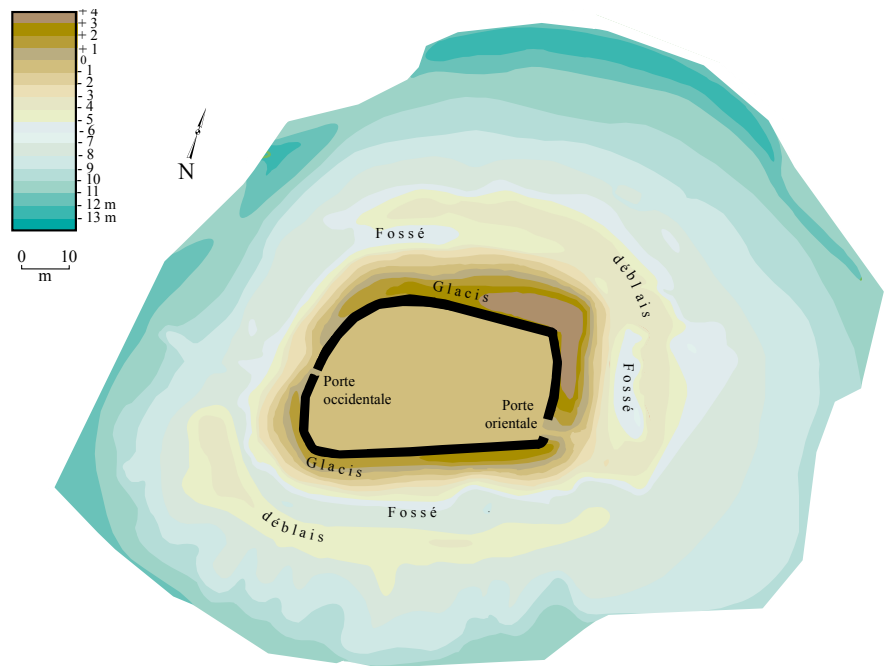
Ces derniers n'ont pas occupé un terrain vierge: un petit cimetière du premier âge du Fer (VII^e-VI^e siècle avant notre ère) puis un petit établissement rural gallo-romain ont laissé quelques traces au sommet de la butte.

Un large fossé sec barre d'abord le passage, franchi par un pont de bois. Il permet d'accéder à un étroit couloir, qui interrompt un talus d'argile en forte pente.

Ce glacis contribue à défendre la base de l'enceinte contre toute tentative de sape ou de mine. À l'extrémité du couloir, le chemin empierré butte sur la porte principale, simple ouverture dans la courtine.

Cette enceinte défend une surface de 2000 m² et épouse la forme approximativement ovale du sommet de la butte. Le mur maçonné est large de deux mètres et sa hauteur peut être estimée à une dizaine de mètres.

L'élévation conservée n'a révélé ni ouvertures de tir, ni tours de flanquement. Cette imposante carapace ne pouvait donc être défendue que depuis un chemin de ronde accessible par au moins deux échelles. Son crénelage se terminait par des blocs de pierre taillés en bâtière, d'inspiration antique.



Aspect de la butte d'Andone après les travaux de construction du castrum (dessin L. Bourgeois).



Le castrum en cours de construction. Au centre, la loge de chantier, démontée après les travaux. À sa droite, le puits à eau abandonné avant son achèvement. Ce creusement va être peu après recouvert par les murs du bâtiment de service (infographie M. Linlaud).



Le fond du fossé face à l'entrée principale et le chaperon du mur d'enceinte (cl. A. Debord).



Plan général de l'enceinte (dessin L. Bourgeois).

Une fois le portail franchi, le visiteur doit éviter la large fosse maçonnée qui constitue une ultime défense dans le passage d'entrée, puis pénétrer dans une petite cour (espace 6). Très dégradé avant la fouille, cet espace abrite une petite construction en bois qui a servi de forge.

Il permet surtout d'accéder au bâtiment le plus prestigieux du castrum : la grande salle (aula), adossée à l'angle nord-est de

l'enceinte (espace 1). Longue de près de 25 m, cette pièce à deux nefs est construite au-dessus d'un vaste cellier presque aveugle.

Les modalités d'accès demeurent mal connues mais il est possible qu'une volée de marches ait permis de gagner directement l'étage depuis l'extérieur. Ce bâtiment est le cœur de la vie sociale aristocratique et l'ancêtre des donjons qui se développent sur une plus grande hauteur à partir de cette époque.

Restitution générale du castrum d'Andone. La plupart des installations légères présentes dans les cours n'ont pu être restituées. La grande salle est ici représentée avec un accès en rez-de-chaussée (infographie M. Linlaud).



Après avoir franchi un second portail, le visiteur accède à la cour principale (espace 11), plus vaste mais très encombrée par des bâtiments en pierre et en bois. Le chemin qui la traverse permet de gagner une petite porte occidentale. À droite, un bâtiment maçonné est accolé à la grande salle. Des portes permettent d'accéder à deux pièces non communicantes (espaces 2 et 3). L'une d'elles paraît avoir abrité un escalier. À l'étage, on peut envisager l'existence de pièces d'usage plus privatif, les chambres (*camerae*). Deux fosses de latrines (espaces 4 et 5) sont associées à ce bâtiment. C'est de cet ensemble résidentiel et de la grande salle voisine que proviennent presque tous les objets de luxe découverts dans le castrum.

À gauche, une longue construction de plain-pied est accolée à la courtine sud. Composée de quatre pièces ouvrant sur la cour, elle a été interprétée comme un bâtiment de service assurant diverses fonctions. Cette construction abrite entre autres une forge postérieurement transformée en espace de réserve (espace 10) et une probable écurie (espace 9). Le reste de la cour est occupé par de nombreuses constructions légères qui n'ont pu être interprétées que partiellement. Aux abords de la porte ouest, un four et un vaste foyer signalent probablement le principal espace de cuisine, isolé des bâtiments principaux par crainte des incendies. Des foyers plus modestes occupent les sols du complexe résidentiel, mais ils semblent plutôt destinés au réchauffage des plats qu'à leur cuisson.

Passons enfin sous la porte occidentale pour retrouver le même dispositif qu'à l'est : un couloir aménagé dans un glacis, puis le fossé probablement franchi par un pont. Seule variante : le talus a été aménagé pour laisser accessible un puits – probablement antique – qui constitue la seule ressource en eau du castrum médiéval avec les sources jaillissant au pied de la colline.



Le bâtiment résidentiel vu depuis l'ouest. L'hypothèse d'un escalier montant directement à la grande salle est ici proposée (infographie M. Linlaud).



Andone vu depuis le nord-ouest. Au premier plan, la porte occidentale précédée par le glacis, le fossé et le pont (infographie M. Linlaud).



Le bâtiment de service vu depuis le nord (infographie M. Linlaud).



La pièce 8 du bâtiment de service en cours de fouille et l'une des fosses de latrines du bâtiment résidentiel (cl. A. Debord).





Fragment de vitrage en verre potassique provenant du bâtiment résidentiel (cl. J.-P. Brouard/CESCM).



Lampe en terre cuite. Dans la coupelle, un liseré de suie surmonte le niveau du combustible (cl. J.-P. Brouard/CESCM).

Foyer installé contre la courtine (cl. A. Debord).

Carcasse d'un jeune bovin, probablement mort de maladie, enterré dans une fosse au centre de la cour principale (cl. A. Debord).

Succession de sols et de remblais riches en mobilier devant le bâtiment résidentiel (cl. A. Debord).

Reconstitution d'une serrure à partir des pièces découvertes à Andone. La clé ne pouvait agir que d'un côté de la porte et ne tournait que d'un demi-tour dans la serrure (infographie M. Linlaud).

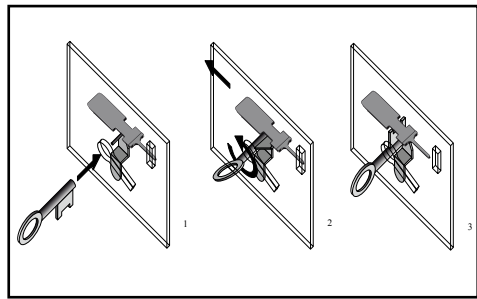
Les aménagements de la vie quotidienne

Pour les comtes d'Angoulême, le castrum d'Andone constitue une résidence parmi d'autres et il ne la fréquente qu'épisodiquement. Les occupants permanents sont sans doute peu nombreux : quelques hommes d'armes, serviteurs et paysans des alentours. L'enceinte ne devait vraiment s'animer qu'à l'arrivée de la suite comtale. Cet usage des lieux contribue à expliquer la grande diversité des vestiges découverts : ils témoignent d'une grande variété de statuts sociaux.

Comme dans toutes les résidences des élites contemporaines, les aménagements de la vie quotidienne sont à la fois caractérisés par un luxe qui n'existe pas dans les maisons rurales et par des conditions de confort et d'hygiène fort précaires au regard des standards actuels. Les baies de la grande salle sont munies de vitres, pratique alors exceptionnelle. Une grande quantité de clés, de fragments de serrures, de pentures de portes et de volets, marque la volonté de clore les pièces et les meubles. Ce mobilier, peu varié, est principalement composé de coffres. Les pièces sont enfumées par des foyers sommairement aménagés sur les sols de mortier (mais on peut envisager la présence de véritables cheminées dans les

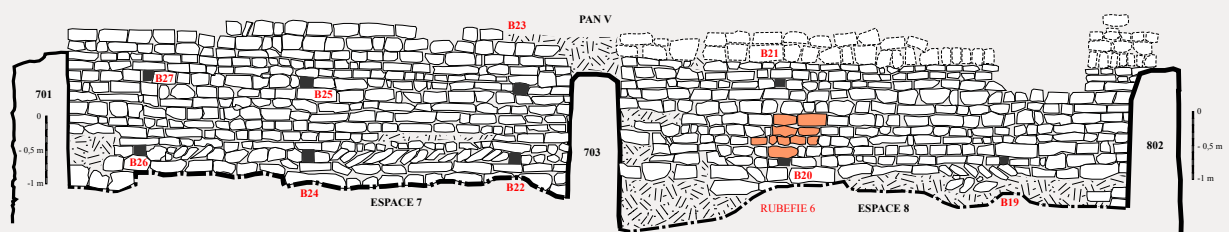
pièces de « l'étage noble »). L'éclairage est complété par des lampes en terre cuite ou en pierre contenant un suif malodorant.

Dans un tel cadre, la possibilité d'une vie privée demeure évidemment limitée. Hommes et animaux domestiques vivent mêlés. De plus, des rats noirs et des choucas consomment les restes laissés par les hommes, les chiens et les animaux de basse-cour. Le traitement de l'énorme masse de déchets produite par l'activité du site pose d'ailleurs problème. Elle fait l'objet d'une gestion assez soignée : ainsi, le fossé comme le chemin traversant le site sont vierges de tout rejet. Ceux-ci sont étalés dans les cours et immédiatement recouverts par des remblais. Dans les pièces, des jonchées de paille odorante couvrent les sols et sont périodiquement renouvelées. Elles ont contribué à former les épaisses couches de terre noire, riches en mobilier, qui caractérisent le site.



La construction des bâtiments en pierre

Les bâtiments en pierre sont construits à l'aide de plaquettes calcaires disponibles sur place. Elles sont sélectionnées selon leurs dimensions, sans véritable taille. Leur aspect hétérogène est compensé par l'usage d'une grande quantité de mortier et par des dispositions particulières permettant de monter des assises à peu près régulières (montage en oblique ou sur chant). Ces irrégularités étaient à l'origine cachées par un enduit. Le même mortier sert à établir les sols. Les murs, presque dépourvus de fondations et larges de 0,65 m à 2 m, sont construits à l'aide d'échafaudages encastrés. Des poutres (boulins), implantées perpendiculairement aux maçonneries, permettaient d'établir des planchers de travail de part et d'autre des parements. Après la pose de cinq ou six assises, l'échafaudage était déplacé à un niveau supérieur. Les pierres d'appareil étaient réservées aux encadrements des baies ou des portes et aux contreforts. Elles ont fait l'objet d'une récupération systématique après l'abandon du site. Le relevé détaillé de l'ensemble des parois permet de reconstituer la conduite du chantier, menée par plusieurs équipes.



Relevé détaillé d'un tronçon de la courtine. Les carrés noirs correspondent aux poutres (boulins) soutenant l'échafaudage. L'irrégularité des assises est parfois rattrapée par des blocs posés en oblique ou sur chant (dessin L. B.).

Le cavalier et le maréchal-ferrant

À partir du VIII^e siècle, la cavalerie lourde devient la composante essentielle des expéditions guerrières et la charge à la lance le mode de combat privilégié. La pratique de l'équitation constitue désormais l'un des symboles de l'aristocratie. Les chevaux font l'objet d'un commerce à longue distance, de cadeaux diplomatiques et d'expéditions de razzia. Les meilleures montures de guerre (destriers) peuvent coûter le prix d'une exploitation agricole.

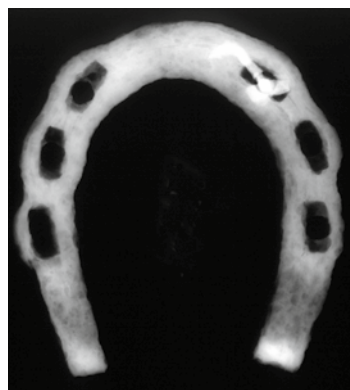
Le guerrier n'utilise que des étalons, plus trapus et plus petits que les races actuelles. Les femmes montent en général des juments au caractère plus doux, les haquenées. La mule constitue également une monture de prix, fréquemment utilisée pour les déplacements et qui n'est pas encore réservée aux ecclésiastiques et aux femmes. Il faut enfin mentionner l'âne, animal de bât nettement moins bien considéré.

La faune d'Andone a livré des restes de chevaux, de mulets et d'ânes. Ces animaux ne sont pas consommés mais leur peau est parfois prélevée après leur mort. Le mobilier équestre, omniprésent, est représenté par plus de 5000 objets.

La principale innovation du X^e siècle est l'apparition du ferrage. Malgré son développement récent, les vestiges découverts dénotent d'une parfaite connaissance de la métallurgie et de la médecine des chevaux (hippiatrie), chaque fer étant adapté au pied de l'animal et des formes particulières étant utilisées pour soigner des animaux boiteux.

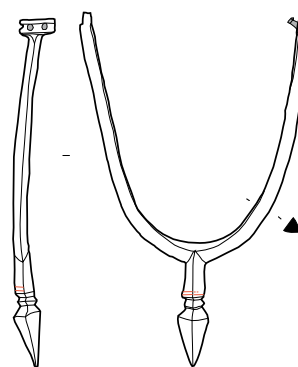
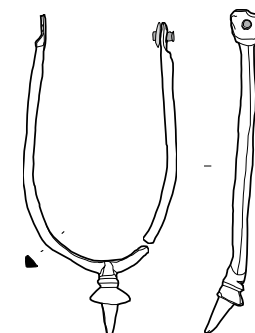
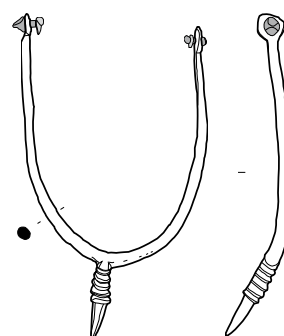
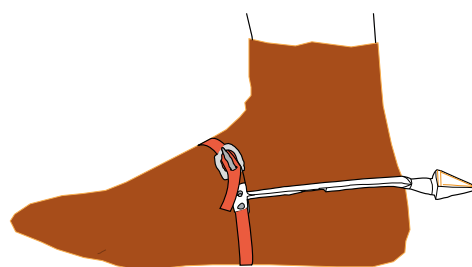
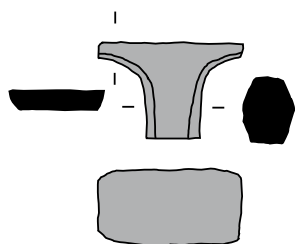
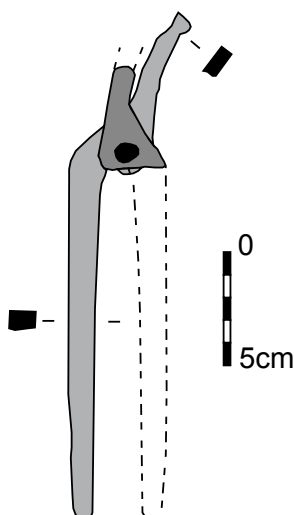
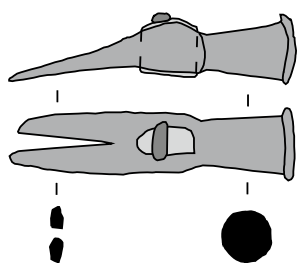
Plusieurs forges successives ont fonctionné au cours de l'histoire du site et une partie au moins du matériel de ferrage a été produite sur place.

Le matériel du maréchal-ferrant. Marteau arrache-clous, pince et petite enclume en fer (dessins M. Linlaud)



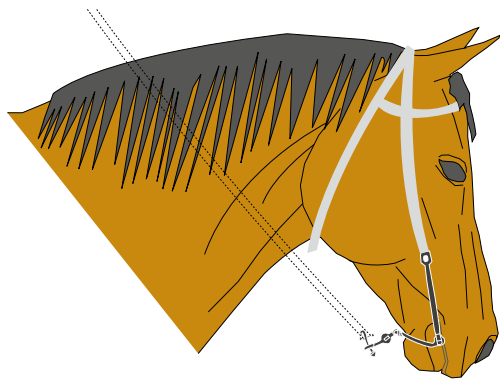
0 RX n°1 16/05/06 3 cm

Fer à cheval. Les six percements (étampures) permettaient de loger les clous repliés dans la paroi du sabot. L'un d'eux est ici conservé (radiographie C. Gargam/Materia Viva).

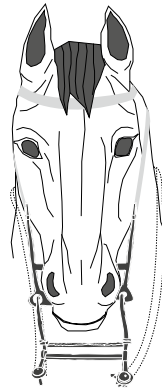


1258

Quelques exemples d'éperons et leur fixation au pied du cavalier (dessins N. Portet)



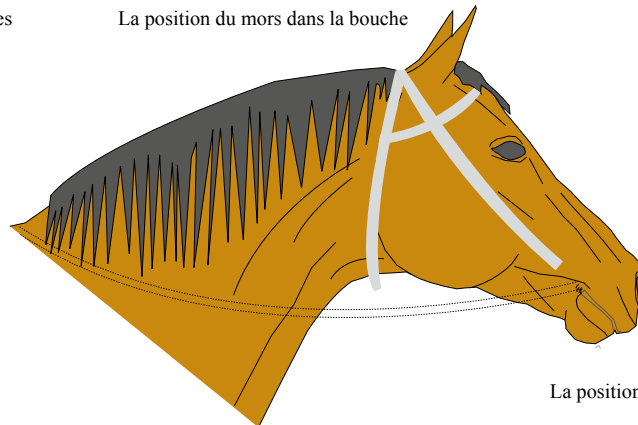
Le mors de bride sans traction sur les rênes



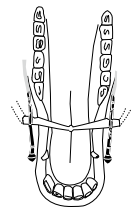
La position du mors dans la bouche



Mors de bride (en haut)
et mors de filet (en bas)
(dessins N. Portet).



La position du mors dans la bouche



Si les selles en cuir et en bois et les étriers métalliques n'ont pas laissé de traces, nous conservons quelques exemples de boucles attachant les étrivières et de sous-ventrières. Deux types de mors sont représentés: des mors de filets, d'un type attesté dès l'âge du Bronze, et des mors de bride, instruments de dressage et de combat bien adaptés à des chevaux de guerre.



Mors de bride, fer
(cl. J.-P. Brouard/CESCM).

Vingt-six d'éperons, dont la partie supérieure porte souvent des décors à l'étain ou à l'argent, se terminent par des pointes de formes et de tailles diverses, probablement adaptées à chaque monture et au goût du cavalier. Les branches enserrant le pied étaient terminées par des bouclettes maintenant des lanières de cuir. Enfin, une étrille légèrement dentelée permettait de brosser la robe des chevaux.



Boucles d'étrivière et de
sous-ventrière de selle, fer
(cl. J.-P. Brouard/CESCM).



Étrille en fer
(cl. J.-P. Brouard/CESCM).

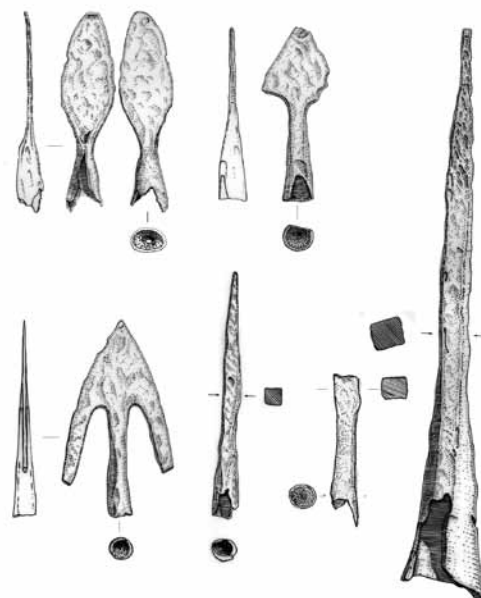
Armes de guerre, armes de chasse

Les armes de guerre n'apparaissent guère dans l'énorme collection de mobilier livrée par les fouilles d'Andone. Le coût et l'importance symbolique de l'épée suffisent à expliquer son absence des dépotoirs du site. De même, les parties en fer des lances et des boucliers, tout comme les casques, n'apparaissent qu'exceptionnellement dans les habitats. Le corps du combattant était protégé par un haubert métallique.

À Andone, il ne s'agit pas de cottes de mailles, mais de broignes, un vêtement de tissu ou de cuir sur lequel étaient fixées des écailles de fer, dont subsistent quelques fragments.

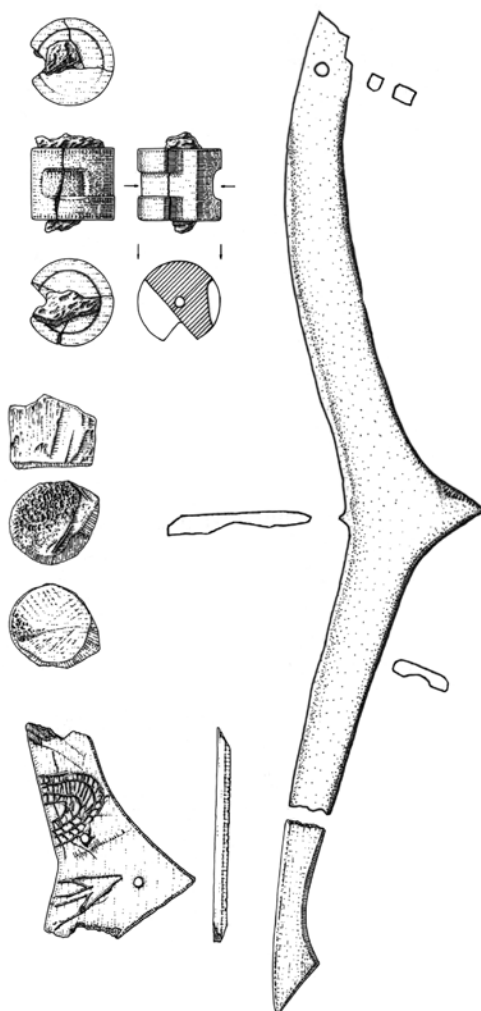
L'arbalète est mentionnée pour la première fois dans les années 930 lors de sièges de villes ou de châteaux. Les exemplaires d'Andone peuvent être des armes liées à la défense du site mais elles constituent plus probablement des instruments de chasse. Il en subsiste deux pièces réalisées dans du bois de cerf : les détentes et les noix.

Appuyer sur la détente faisait pivoter la noix. Ce mouvement libérait la corde de l'arbalète, qui projetait le carreau. Plusieurs centaines de ces carreaux à pointe pyramidale ont également été découverts. D'autres projectiles - de formes très diverses - étaient adaptés au tir à l'arc. Enfin, quelques épieux témoignent de la chasse au sanglier.



Fers de traits (carreaux d'arbalètes et armatures pour des arcs) et épieu, fer (dessins J.-C. Fossey/CRAHM).

Noix d'arbalète utilisée et abandonnée en cours de fabrication; fragments de détentes d'arbalètes. L'un des exemplaire est inachevé, l'autre est gravé d'un personnage (?) et d'une pointe de flèche; bois de cerf (dessin J.-C. Fossey/CRAHM).



Représentation d'un arbalétrier sur une scène de siège illustrant le Commentaire sur Ezéquier d'Haymon (Auxerre, seconde moitié du x^e siècle). On reconnaît bien la détente en forme d'accolade et on devine l'emplacement de la noix (dessin L. Bourgeois).



Il faut placer en exergue les nombreux fragments de trompes d'appel découvertes dans l'enceinte. Ces lourds instruments de terre cuite connaissent divers usages dans le milieu aristocratique: l'alerte sonnée par les gardes du château, la guerre, la chasse mais également... L'annonce des repas.



Trompes d'appel en terre cuite glaçurée ou lissée (CL. P. Blanchier)



Homme sonnant de la trompe au sommet d'une tour. (Chapelle de Cressac, 16, CL. P. Blanchier).

Quatre morts violentes

L'ouverture d'une petite carrière de marne une centaine de mètres à l'ouest de la butte d'Andone a entraîné la découverte d'une sépulture apparemment isolée: quatre corps ont été jetés simultanément et sans précautions dans une fosse peu profonde. Il s'agit de quatre hommes jeunes, grands (jusqu'à 1,80 m) et robustes. Certaines déformations de leurs membres inférieurs illustrent une pratique fréquente de l'équitation.

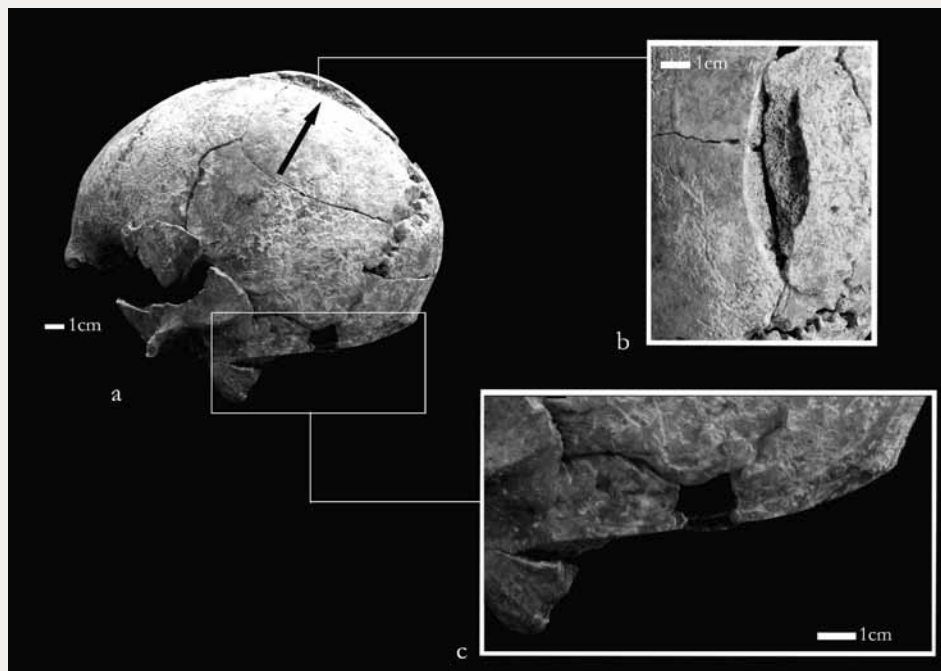
Deux sujets présentent la trace de coups violents non cicatrisés. Ils ont été assésés de la même manière sur le crâne et les épaules, avec des armes tranchantes (épées ou haches). Les victimes devaient se trouver face à l'agresseur ou quelque peu sur sa gauche. Le troisième corps ne présentait pas de lésions visibles: les coups n'ont peut-être pas atteint le squelette mais cela n'empêche pas la possibilité de lésions viscérales mortelles. Le quatrième individu était très mal conservé.

Acteurs malheureux d'un épisode guerrier dont les textes conservés n'ont pas gardé la trace, ces quatre guerriers ont été ensevelis dans les marges du château alors que celui-ci était encore en activité.



La sépulture collective en cours de fouille. Le premier individu a déjà été prélevé (cl. A. Debord).

Traumatismes sur le crâne d'un des sujets (cl. M. Sansilbano-Collilieux).



À la poursuite des bêtes sauvages

La chasse représente un substitut de la guerre, qui permet aux hommes de prouver leur courage et leur résistance. La dangereuse chasse au sanglier au corps à corps jouit donc d'un prestige particulier. La chasse au cerf est également très prisée. Puis viennent les chasses plus modestes des lièvres et des oiseaux. Cette dernière est également pratiquée par quelques femmes. Les résidences princières sont presque toujours associées à un espace de chasse. À Andone, la forêt comtale de la Boixe a dû – entre autres – jouer ce rôle.

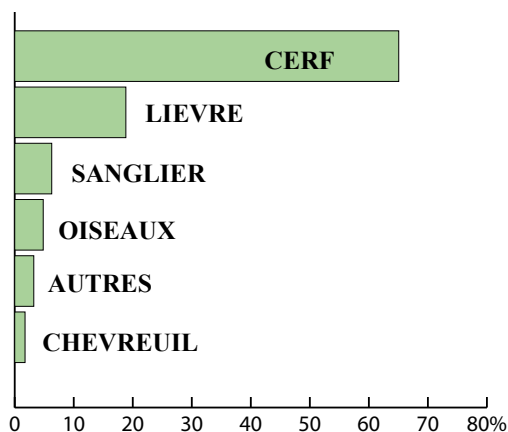
L'importance de la chasse dans l'alimentation seigneuriale ne doit pourtant pas être surestimée : les restes d'animaux sauvages représentent ici moins de 4 % des ossements déterminés. La chasse n'est donc pas un besoin vital mais une activité sociale, qui contribue à distinguer ceux qui la pratiquent du reste de la population. Le cerf domine largement la venaison (63 % des restes), suivi du sanglier et du lièvre. Quelques animaux semblent ponctuellement chassés pour leur fourrure (renard, blaireau et même écureuil). Une grande variété d'oiseaux illustre la diversité des milieux naturels fréquentés par les chasseurs : espèces de milieux humides comme la sarcelle, le héron cendré ou la poule d'eau, oiseaux de champs ouverts comme la caille ou la perdrix, des bois, comme la bécasse, grands migrateurs comme la cigogne ou la palombe, etc.

La fauconnerie et l'autourserie sont précocement attestées par les sources régionales et le site a livré les restes de trois oiseaux communément dressés pour la chasse au vol : l'autour des palombes, très apprécié à cette époque, le faucon crécerelle et le faucon hobereau. Avec les chevaux, ces oiseaux de proie sont les animaux qui atteignent les prix les plus astronomiques et font l'objet de tous les soins. Les chiens, omniprésents dans l'enceinte, sont représentés par au moins deux races différentes. Les carcasses des animaux chassés semblent avoir été ramenées entières dans l'enceinte. Pour le cerf, la composition de l'échantillon collecté laisse

à penser que les bêtes étaient rabattues dans des enclos puis tuées à l'arc. Ce mode de capture – moins sportif que la chasse à courre – procurait une quantité importante de venaison.

Les bois de cerf prélevés sur les animaux abattus ou collectés dans la forêt après leur chute annuelle ont été utilisés – principalement dans le cellier établi sous la grande salle – pour confectionner de petits objets : pièces d'arbalètes, jeux de société, plaquettes décorant des coffrets.

Nous possédons peu d'informations sur les activités de pêche. Divers poissons d'eau douce sont toutefois représentés. Il faut placer à part les restes d'un impressionnant esturgeon, espèce souvent réservée aux puissants, qui remontait alors le cours de la Charente pour se reproduire.



Proportions des différentes espèces sauvages (en nombre de restes osseux)

Fragment de bois de cerf portant des traces de scie et de couperet (cl. J.-P. Brouard/CESCM).





Clarine de mouton en fer et bronze (cliché P. Blanchier).



Radiographie d'une paire de clarines de moutons ou de chèvres (cliché C. Gargam).

L'écho affaibli d'un domaine agricole

L'alimentation des occupants d'Andone était donc principalement assurée par les ressources de l'agriculture et de l'élevage. Il reste toutefois difficile de préciser après quels cheminements ces produits parvenaient dans le castrum et quelle part des activités de production se déroulaient dans son enceinte. Une ou plusieurs exploitations agricoles étroitement assujetties à la résidence comtale ont pu exister à proximité, produire une fraction importante des produits consommés et assurer l'essentiel du stockage des réserves.

Des redevances en nature et des achats ont pu compléter cet approvisionnement. Toutefois, les 75 924 restes animaux étudiés reflètent plutôt une consommation raisonnée des produits du domaine, très respectueuse des règles classiques de l'élevage. La population d'Andone n'a visiblement pas manqué de viande et elle a privilégié la consommation de porcs encore jeunes (et donc tendres) et de bovins élevés uniquement pour leur viande, mais elle s'est aussi attachée à éviter tout gaspillage. Nous sommes bien loin ici du cliché du seigneur vivant de rapines.

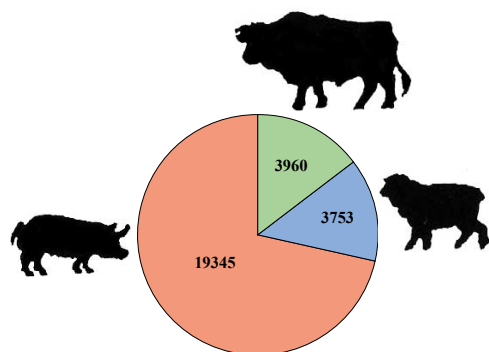
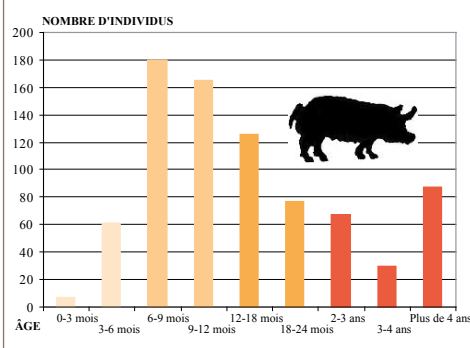
Les bœufs, les porcs et les ovicaprins (moutons et chèvres) dominent de manière écrasante la faune étudiée. Cette « triade domestique » représente en effet 93,5 % des ossements identifiés. Pour près des deux tiers, il s'agit de porcs, forte proportion qui caractérise souvent les habitats de l'élite. La basse-cour est composée de poules et d'oies. Le paon, animal aussi décoratif qu'apprécié sur les tables de fêtes, est également présent.

L'activité de boucherie se déroulait-elle dans les murs? Les porcs arrivaient entiers (vivants?) dans le site, certains pouvant même être élevés directement dans l'enceinte. Pour le bœuf, il semble que des carcasses déjà préparées étaient amenées sur les lieux.

Une gestion raisonnée du troupeau: l'exemple des porcs

La courbe des âges des porcs consommés dans le site révèle:

- Un faible prélèvement de « cochons de lait », qui peut aussi pour partie correspondre à des porcelets n'ayant pas supporté le sevrage;
- La prépondérance de l'abattage d'animaux âgés de 6 et 9 mois. Il s'agit de « porcs charcutiers » éliminés en fin d'année après la glandée d'automne (pacage en forêt), ce qui permettait de conserver les meilleures bêtes pour la reproduction;
- La production de porcs presque adultes, abattus avant l'âge de 24 mois. En cours d'engraissement ou engraisés, ils fournissaient lard et salaisons.;
- Une élimination progressive des reproducteurs et des animaux de réforme, abattus au fur et à mesure du renouvellement du cheptel.



Part comparée des porcs, des bovins et des moutons/chèvres (en nombre de restes).

L'analyse des pollens témoigne de la culture, à proximité du site, de blé et d'avoine, de vignes, du lin et du chanvre, du noyer et peut-être du sorbier. L'outillage agricole découvert dans le castrum demeure pourtant anecdotique, puisqu'il se limite à deux serpettes, une faucille et une houe, cette dernière ayant pu servir à d'autres usages que la préparation du sol. Une série de haches d'abattage et un émondoir se rapportent plutôt à la collecte du bois et à l'arboriculture. Les capacités de stockage à l'intérieur de l'enceinte demeurent également modestes: quelques silos enterrés et un possible fenil.

De modestes activités de transformation des produits agricoles apparaissent à Andone, qui sont communes à presque tous les habitats ruraux contemporains. Plusieurs étapes du traitement des fibres textiles ont laissé des témoignages. La tonte des moutons est représentée par de grands ciseaux (forces), le peignage des fibres animales ou végétales (lin) par des peignes à carder, le filage par une extrémité de fuseau et de nombreuses fusaïoles destinées à lester cet instrument. Peignage et filage constituent d'ailleurs les uniques témoignages d'une présence féminine relevés dans le château. Les activités de tissage n'ont pas laissé de traces. Le prélèvement des peaux est également attesté, ainsi que la couture des toiles et du cuir (alènes, aiguilles). Enfin, des tarières de différentes tailles illustrent la réalisation d'assemblages en bois chevillés.



Haches d'abattage, faucille, serpe et tarière en fer (Cl. P. Blanchier).



Échantillons de fusaïoles en test d'oursin fossile et calcaire gravé (Cl. P. Blanchier)



La cuisine et la table

Comme dans d'autres régions, on remarque en Angoumois un appauvrissement du répertoire de formes céramiques à partir du IX^e siècle. Plats, écuelles et bols tendent à disparaître et les sites immergés contemporains montrent qu'ils sont désormais réalisés en bois.

L'existence de contenants métalliques, destinés à la cuisine et au service de table, a laissé peu de traces et on peut penser que la vaisselle de table précieuse suivait le comte d'Angoulême dans ses déplacements.

Tout au plus relève-t-on la présence d'une anse pouvant s'adapter à un petit chaudron et d'un bec tubulaire en fer qui pourrait correspondre à une bouilloire.

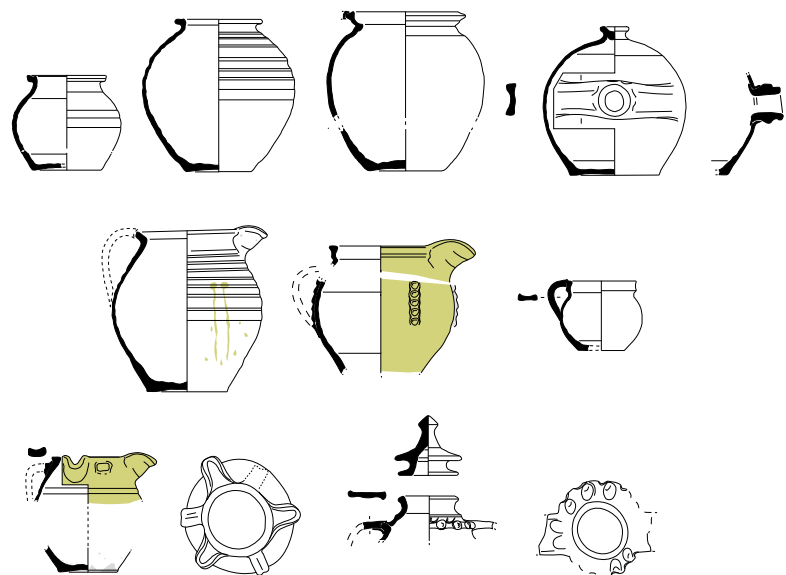
De nombreux couteaux et pierres à aiguiser, des fourchettes à viande, un croc de boucherie, des fragments de crémaillère, etc., viennent compléter cette batterie de cuisine.

Si l'on excepte quelques formes rares (gourdes, bouteilles, couvercles, grands récipients de stockage), les vases globulaires – déclinés en pots, pots ansés et cruches – dominent le vaisselier céramique d'Andone. Les pots à cuire, disposés à côté des braises, offrent une contenance maximale de 1,5 l.

Un tel volume ne pouvait correspondre qu'à des portions individuelles ou destinées à un petit nombre de convives. La multiplicité des pots permettait également d'éviter le mélange de goûts, chaque récipient étant employé pour un seul usage.

L'utilisation répétée pouvant imprégner la pâte d'un goût de brûlé ou de rance, il devenait nécessaire de se débarrasser de tels récipients, ce qui explique leur extraordinaire abondance dans les dépotoirs.

Les cruches présentent une grande variété de dimensions et de finitions, puisqu'elles pouvaient être utilisées à toutes les étapes de la démarche culinaire : transport, stoc-



Pots à cuire, gourde, cruches et pot à anse, vaisselle de table (dessins B. Véquaud).

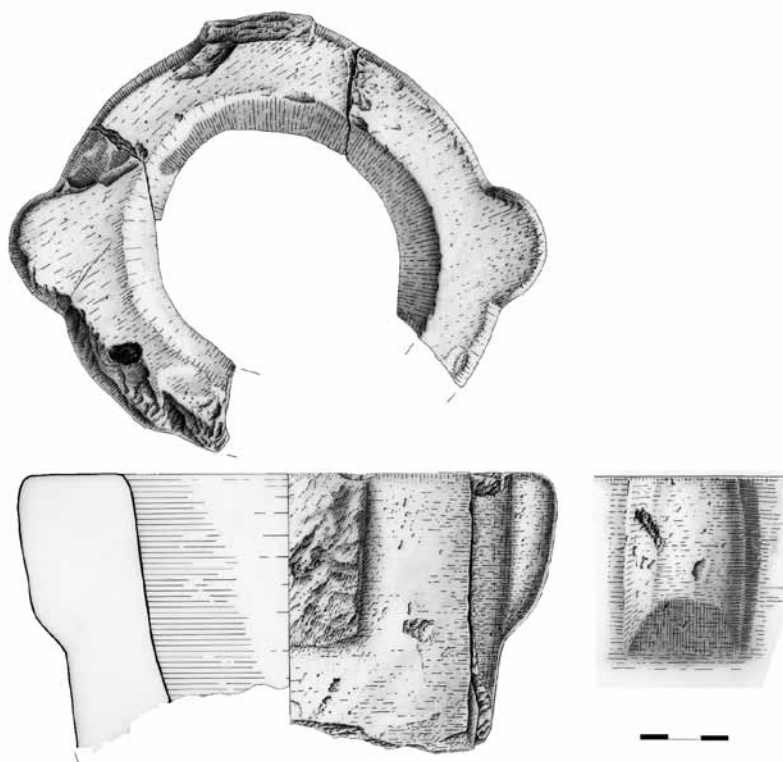


Pot à cuire et cruches (cl. J.-P. Brouard/CESCM).

kage, chauffage des liquides, préparation de mélanges, présentation sur la table. Dimensions, pâtes et traitements de surface sont également adaptés à chaque usage.

<– Anse en fer, briquet, couteaux, aiguisoirs en pierre, croc de boucherie, fourchette à viande posés sur une meule (Cl. P. Blanchier).

Le vaisselier d'Andone se distingue néanmoins de celui des habitats plus modestes par la présence de quelques récipients de cuisine exceptionnels, en particulier des mortiers en marbre et en calcaire dur.



Mortier en calcaire dur
(dessin J.-C. Fossey/
CRAHM).

Ils pouvaient servir à préparer de coûteuses épices. D'autre part, plusieurs formes spécifiques relèvent du service de table. Elles comprennent de petits récipients décorés de glaçures vertes, jaunes ou brunes, parmi lesquels des cruches à trois becs interprétées comme des saucières.

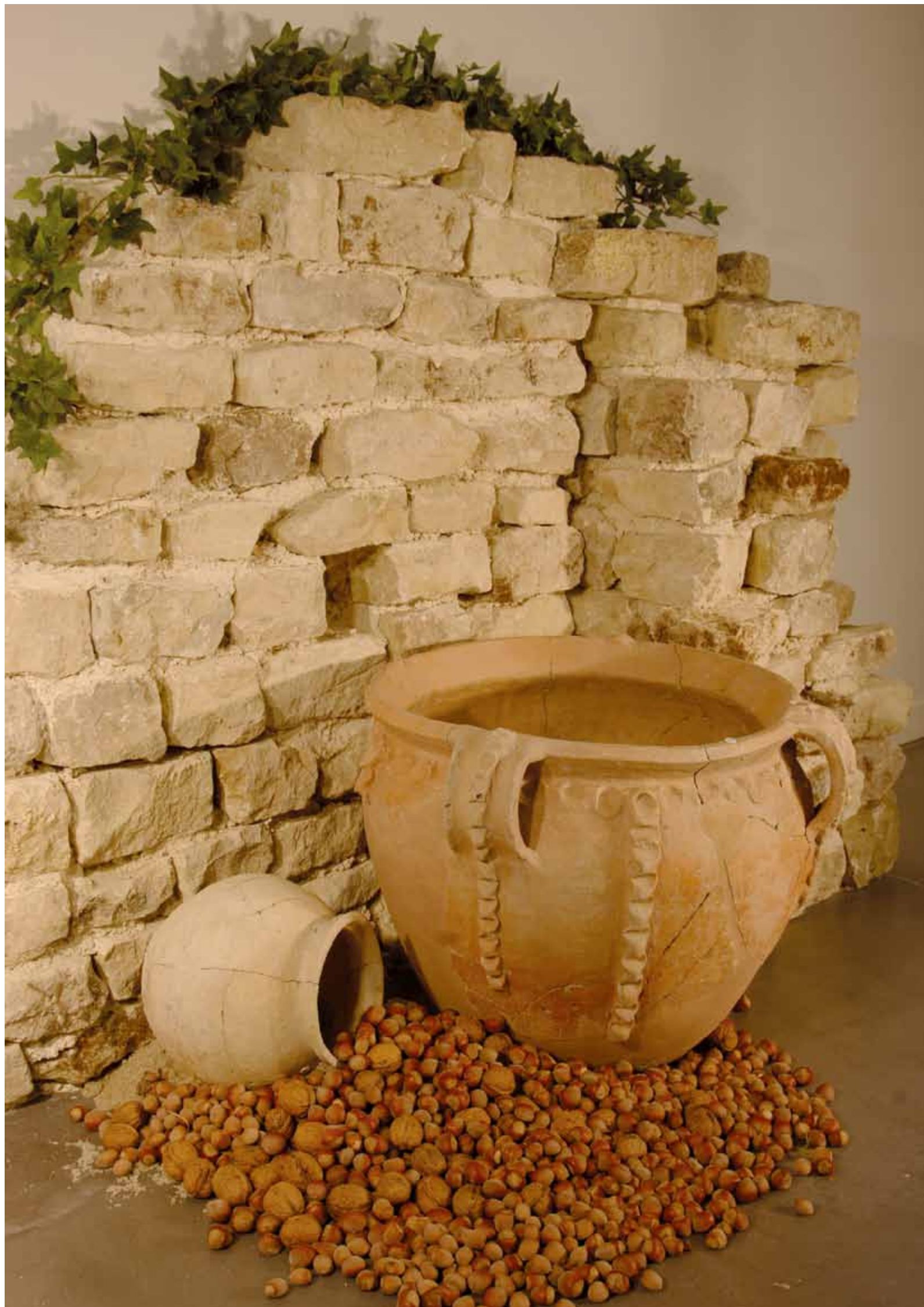
Ces glaçures, rares (voire absentes) dans la plupart des sites contemporains sont bien représentées à Andone (environ 4 % des récipients), en particulier dans le bâtiment résidentiel. L'existence d'un lot de gobelets à boire en verre potassique constitue une autre particularité qui distingue alors les sites aristocratiques. Leur fond apode obligeait soit à les vider d'un trait, soit à les passer de main en main avant de les retourner sur la table, gestes dont témoignent des miniatures quelque peu postérieures.

À vaisselle d'exception, cuisine privilégiée? L'absence de tout livre de cuisine conservé entre le VI^e et le XIII^e siècle ne permet guère de connaître la gastronomie de l'an mil et en particulier de mesurer le passage de la cuisine antique à la cuisine médiévale. La vaisselle et les ossements animaux étudiés fournissent toutefois quelques indications sur les modes de préparation, qui semblent privilégier les cuissons bouillies et mijotées.



Fragment de gobelet à boire en verre potassique. Depuis l'Antiquité, le verre provenait de lingots importés d'Orient ou de la refonte de matériaux de récupération. À partir des IX^e-X^e siècles, l'Occident commença à produire sa propre matière première, avec des compositions potassiques obtenues à l'aide de cendres de végétaux (cl. P. Blanchier).

Grand vase de stockage avec cordons de renforcement (cl. P. Blanchier) – >



Jeux de société

Les jeux de société ont été presque tous retrouvés dans le bâtiment résidentiel ou à proximité immédiate de celui-ci. Si des jeux comme les dés ou la marelle (notre jeu du moulin) sont répandus dans toutes les couches de la société, les échecs et les tables (ancêtre du trictrac et du backgammon) demeurent jusqu'au XII^e siècle, voire plus tard, l'apanage de l'aristocratie.

Originnaire d'Inde, le jeu d'échecs a transité par la Perse et le monde arabe, pour parvenir en Occident vers l'an mil. Certaines pièces (le cavalier, le roi) ont pu être adoptées sans difficulté. D'autres (le char et l'éléphant de guerre, le vizir) étaient beaucoup plus

éloignées des mentalités occidentales. La forme et le nom des pièces, les règles et les couleurs ont donc été progressivement adaptées. Le castrum d'Andone a livré un roc (tour) et deux pions en bois de cerf et en os, qui comptent parmi les plus anciens exemplaires actuellement connus au nord des Pyrénées. Il s'agit de pièces aux formes très schématiques, de tradition arabe.

Comme la chasse, le jeu d'échecs est un substitut de la guerre et fait partie de l'éducation aristocratique. Dans la littérature médiévale, on le voit utilisé tour à tour pour provoquer des adversaires, symboliser le combat amoureux ou permettre des ascensions sociales fulgurantes.

Le trictrac est issu d'un jeu antique mais son évolution a également été influencée par la tradition arabe. Il se jouait à l'aide de pions à décor géométrique ou figurant des animaux fantastiques. Le trictrac, mais aussi certaines variantes des échecs, nécessitaient l'usage de dés.

Dès à jouer en bois de cerf. La disposition des chiffres est différente de celle utilisée aujourd'hui (le 1 est opposé au 6, le 3 au 4 et le 2 au 5, la somme de deux faces opposées correspondant toujours à 7) (dessins J.-C. Fossey/CRAHM).

Roc d'échecs. Cette tour en bois de cerf constitue l'aboutissement d'une évolution assez étrange. Le char de guerre tiré par quatre chevaux du jeu oriental a été schématisé dans le monde arabe par un parallélépipède d'où émergent quatre puis deux pointes symbolisant les têtes de chevaux. L'Occident a interprété cette forme comme le crénelage d'une fortification. Un rapprochement entre le terme arabe rukh, char et le bas-latin roca (l'une des dénominations du château) a également pu contribuer à cette évolution (cl. P. Blanchier).

Ensemble de pions de trictrac à décor géométrique, bois de cerf et mâchoire de grand mammifère. Ces pièces étaient au moins en partie fabriquées sur le site même. Pion de trictrac en bois de cerf décoré d'un quadrupède fantastiques aux ailes déployées. Ce motif se retrouve dans la sculpture romane régionale (cl. J.-F. Tournepiche). — >





De l'espace clos au monde

La majeure partie du mobilier découvert dans l'enceinte d'Andone provient de productions locales ou régionales. Un premier cercle concerne les productions du site et de son environnement immédiat : ressources alimentaires mais également objets en fer, en os et en bois de cerf. Un second cercle est composé d'objets de provenance régionale et comprend – entre autres – la grande majorité de la vaisselle et probablement du fer brut. Les vingt monnaies recueillies ne témoignent guère d'échanges dynamiques : 14 sont des deniers et oboles d'argent frappées pour les comtes d'Angoulême et qui ont peu circulé. Le restant est composé d'émissions des cités voisines : Périgueux, Poitiers ou Melle et Limoges (pour ce dernier atelier, il s'agit d'une fausse monnaie).

Pourtant, si les plus modestes occupants du site ont sans doute évolué dans un horizon étroit, ce n'était certes pas le cas du comte d'Angoulême et de ses proches. L'enceinte d'Andone a d'ailleurs fourni une petite collection d'objets marquant l'accès des élites à des produits d'origine lointaine. Ils ont pu être obtenu par achat, à l'occasion de voyages mais également dans le cadre des dons et contre-dons qui entretenaient les complexes relations entre aristocrates.

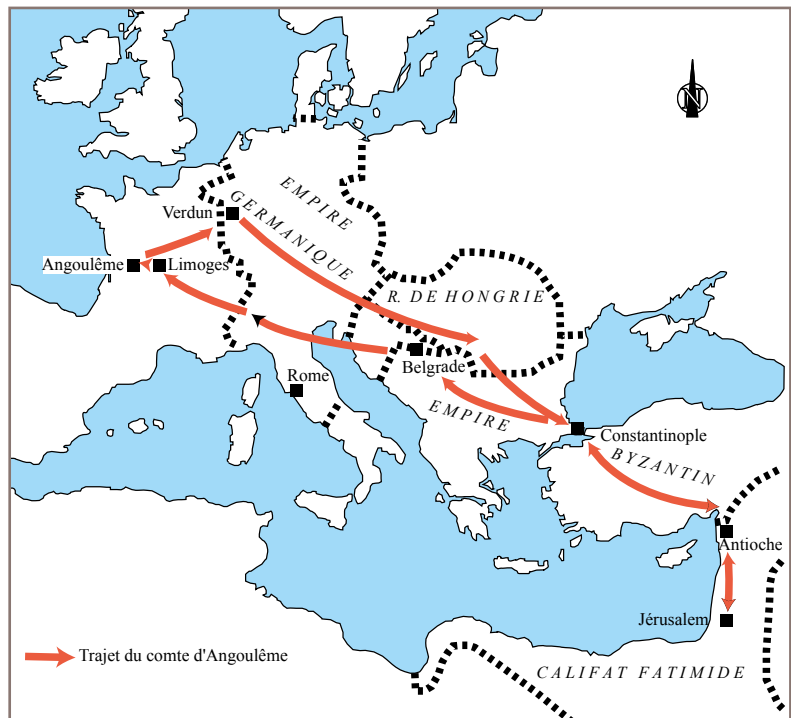
Un fragment de vaisselle produite dans l'espace syrien actuel mais imitant le céladon chinois et quelques éléments de verrerie islamique témoignent d'une modeste ouverture au commerce oriental. Une élégante agrafe de manteau masculin en bronze émaillé pose des problèmes d'attribution : le type est caractéristique du sud du monde germanique (c'est-à-dire de l'Italie du Nord) mais deux exemplaires provenant du même moule ont été découverts en Grande-Bretagne. Une fibule plus modeste et plus clairement attribuable à l'espace anglo-saxon et c'est aux comptoirs danois du nord de l'Angleterre qu'il convient d'attribuer une série de perles en verre au plomb imitant l'ambre.



*Denier d'Angoulême. Type immobilisé au nom de Louis IV d'Outremer (934-956).
Droit : LODOICUS, croix; revers : + EGOLISSIME, quatre annelets autour d'une croix (cl. P. Blanchier).*

Toutefois, ces quelques témoins sont confectionnés dans de bien modestes matériaux : le véritable luxe ne gît pas dans les dépotoirs d'Andone. Il est évoqué par quelques textes régionaux contemporains, par exemple lorsque le comte d'Angoulême Guillaume IV donne à l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême « une croix d'or avec des pierres précieuses, d'un poids de sept livres, et des candélabres d'argent de fabrication sarrasine pesant quinze livres » ou lorsque l'évêque reçoit une redevance annuelle d'une livre de poivre du monastère voisin de Saint-Amant de Boixe.

Les sources écrites témoignent aussi du large réseau de relations et des nombreux voyages du comte Guillaume IV. Ami intime du duc d'Aquitaine Guillaume le Grand – qu'il accompagne à Rome –, échangeant une correspondance avec le roi de France Robert le Pieux, ce grand aristocrate participe en 1026-1027 à un pèlerinage vers Jérusalem par voie terrestre. Il traverse alors l'ensemble de l'empire germanique avant d'être reçu par le roi Étienne de Hongrie et l'empereur byzantin. L'horizon des maîtres du château d'Andone n'était pas limité aux rives de la Charente...



Itinéraire du pèlerinage du comte Guillaume IV vers Jérusalem en 1026-1027 (dessin L. B.).



Fragment de bol à décor glaçuré produit au Proche-Orient et imitant le céladon chinois et perles en verre au plomb imitant l'ambre, comptoirs danois du nord de l'Angleterre (cl. P. Blanchier).



Photographie et radiographie de la fibule en bronze émaillée, sud de l'Empire germanique ou espace anglo-saxon (cl. I. Biron/ Lab. Musées de France).

Qui a assassiné le comte d'Angoulême Guillaume IV?

Plate-tombe de Guillaume IV, comte d'Angoulême (988-1028). Calcaire. Réalisée au XIV^e siècle, cette représentation tardive vient remplacer la tombe érigée en 1028 (CL. P. Blanchier, Musée de la SAHC).

Le comte Guillaume IV est au sommet de la gloire en juin 1027, alors que les habitants d'Angoulême fêtent son retour de Jérusalem. Mais, dès le début de l'année suivante, il est pris d'une étrange langueur et ne quitte plus son palais urbain. La rumeur fait alors état des procédés maléfiques d'une sorcière, qui aurait enterré des figurines de terre et de cire au nom de Guillaume. Arrêtée, la femme nie farouchement et on doit faire appel au jugement de Dieu: deux champions représentant les parties s'affrontent pendant six heures dans une île de la Charente, munis de bâtons et de boucliers. Le champion de la sorcière gagne le combat mais, nous rapporte le chroniqueur, son concurrent aurait été drogué.

Bientôt, à l'insu du comte (mais probablement à l'initiative de son fils aîné Audoin), la sorcière est torturée et trois de ses acolytes révèlent l'emplacement des figurines maléfiques. Guillaume demande de leur laisser la vie sauve et ne tarde pas à rendre l'âme, le 6 avril 1028. Son corps est veillé pendant deux jours dans la cathédrale d'Angoulême, puis enseveli à Saint-Cybard près des tombes de ses ancêtres. Son fils Audouin lui succède et son premier acte d'autorité consiste à faire brûler hors de la ville les femmes accusées de sorcellerie.

Cette version des faits est rapportée par le chroniqueur et moine de Saint-Cybard Adémar de Chabannes, contemporain des événements. Sans doute s'agit-il d'une version officielle, « politiquement correcte » dirions-nous aujourd'hui. Il subsiste toutefois bien des zones d'ombre. Pourquoi, par exemple, les enfants d'Audoin ne régnèrent-ils jamais sur le comté d'Angoulême, alors que son fils aîné aurait dû lui succéder? À la mort d'Audoin, c'est en effet son frère Geoffroi, puis les descendants de celui-ci, qui assurèrent cette charge. La lignée d'Audoin ne semble jamais avoir contesté cette décision.

Un bon siècle plus tard, la Chronique de Saint-Maixent fournit un récit divergent de la mort de Guillaume IV. Elle accuse Alausie de

Gascogne, épouse d'Audoin, d'avoir empoisonné son beau-père. Est-ce la vérité? Cela expliquerait en tout cas que les enfants de cette femme aient été écartés de la succession au comté.



Épilogue

Les textes décrivent l'abandon du château d'Andone avant même le décès du comte Guillaume IV. Les fouilles ont montré que l'enceinte était effectivement désertée dans les années 1020 mais quelques chartes des XII^e et XIII^e siècles révèlent qu'un petit habitat rural perpétuant le nom d'Auzona subsista à proximité des ruines, peut être à l'emplacement de l'actuel maison noble de La Barre. Ce petit château fut construit à la fin du XV^e siècle un peu au nord des vestiges de l'ancienne résidence. La butte couverte de murs ruinés est alors utilisée pour établir des garennes artificielles destinées à l'élevage des lapins. L'histoire d'Andone commence donc avec une prestigieuse famille et se termine par les gambades de quelques rongeurs. Après plus de trente ans de recherches archéologiques, les ruines du castrum de l'an mil disparaissent à nouveau sous la végétation mais peut-être connaîtront-elles un jour un autre destin...

Orientation bibliographique

Le site d'Andone

BOURGEOIS L. (sous la dir.), Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an mil : le castrum d'Andone. Fouilles d'André Debord, Caen, Publications du Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales, 2009.

Le contexte historique général

MAZEL F., Féodalités : 888-1180, Paris, Belin, 2010.

Les pays de la Charente aux X^e et XI^e siècles

DEBORD A., La société laïque dans les pays de la Charente, x^e-xii^e siècles, Paris, Picard, 1984. Une vaste synthèse sur la mise en place des cadres seigneuriaux dans les Charentes.

ADEMAR DE CHABANNES. Chronique, traduction Y. Chauvin et G. Pon, Turnhout, Brepols, 2003. Célèbre chronique rédigée par un moine de Saint-Cybard d'Angoulême puis de Saint-Martial de Limoges entre 1026 et 1029. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Amant de Boixe, édité par A. Debord, Poitiers, 1982 (Société archéologique et historique de la Charente).

La principale source pour les environs d'Andone à cette époque.

Le contexte architectural et artistique

La France romane : au temps des premiers Capétiens (987-1152), catalogue d'exposition, Paris, Musée du Louvre - Hazan, 2005.

Châteaux et résidences aristocratiques autour de l'an mil

MESQUI J., Châteaux et enceintes de la France médiévale : de la défense à la résidence, 2 vol., Paris, Picard, 1991-1993.

Ce panorama d'ensemble de la fortification médiévale, principalement pour les xi^e-xvi^e siècles, peut être complété pour les siècles antérieurs à l'an mil par :

BOURGEOIS L., « Les résidences des élites et les fortifications du haut Moyen Âge en France et en Belgique dans leur cadre européen : aperçu historiographique (1955-2005) », Cahiers de civilisation médiévale, t. 49, 2006, p. 113-142.

BOURGEOIS L. « Castrum et habitat des élites (France et ses abords, vers 880-vers 1000), dans Cluny, le monachisme et l'émergence d'une société seigneuriale, actes du colloque de Cluny, 9-11 septembre 2010, Rennes, Presses universitaires de Rennes, sous presse.

Trois monographies de sites contemporains d'Andone :

Blois, un Château en l'an mil, catalogue d'exposition, Paris, Somogy, 2000.

RACINET Ph. (sous la dir.), Le site castral de Boves (Somme) du x^e au xvii^e siècle. Bilan des recherches archéologiques, 2001-2006, Amiens, 2008 (Revue archéologique de Picardie, 2008/1-2).

COLARDELLE M., VERDEL E. (sous la dir.), Les habitats du lac de Paladru (Isère) et leur environnement, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1993 (Documents d'archéologie Française, 40).

Remerciements

Ce texte résume les différentes contributions rassemblées dans la monographie parue en 2009. Il doit donc beaucoup à Jacqueline Argant (Institut Dolomieu, Grenoble), Yvan Barat (Service archéologique départemental des Yvelines, Versailles), Isabelle Biron (C2RMF, Paris), Bernard Bourgueil (BRGM, Orléans), Nadine Dieudonné-Glad (Université de Poitiers), Michel Dhénin (Bibliothèque nationale de France, Paris), Marie-François Diot (Centre national de Préhistoire, Périgueux), Anne-Marie Fourteau (DRAC Martinique), José Gomez de Soto (CNRS, Rennes), Bernard Gratuze (IRAMAT, Orléans), Mathieu Linlaud (Université de Poitiers), Philippe Poirier (INRAP, Montpellier), Georges Pon (CESCM, Poitiers), Nicolas et Marie-Agnès Portet (Landarc, Fleurance), Isabelle Rodet-Belarbi (INRAP, Nice), Jean-Jacques Rousset (hôpital Avicenne, Bobigny), Valérie Serdon (Université de Nancy II), Montserrat Sansilbano-Collilieux (Université de Caen), Brigitte Véquaud (INRAP, Poitiers), Bruce Velde (École normale supérieure, Paris) et aux auteurs de figures cités dans la légende de celles-ci. L'édition de ces pages a été possible grâce à Jean-François Tournepiche, conservateur au musée d'Angoulême.

